

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\) Item21. Val-Richer, Vendredi 11 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

21. Val-Richer, Vendredi 11 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Deuil](#), [Discours autobiographique](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Parcs et Jardins](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Santé \(enfants Guizot\)](#), [Vie domestique \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

[25. Paris, Dimanche 13 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-11

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Ne me redites pas, ne me redites jamais ce que vous me dites aujourd'hui, ce que Lady Granville vous a dit.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°47/73-74.

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 91, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/333-338

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N° 21 Vendredi 11. 2 heures

Ne me redites pas, ne me dites jamais ce que vous me dites aujourd’hui ce que Lady Granville vous a dit, ne vous disais-je pas moi, il y a quelques jours, que j’ai l’imagination malade sur la santé de ce que j’aime ? Mon plus jeune enfant ce bon petit garçon, qui un air si doux, si gai, de si beaux yeux bleus, presque les yeux de sa mère, que de temps, il m’a fallu pour le regarder sans le plus douloureux sentiment d’indignation, de révolte contre moi-même ! Voir mourir en couches la femme qu’on aime ! Madame, c’est affreux, c’est abominable ! Comment s’en console-t-on ? Quand j’ai vu ensuite mourir mon fils, si jeune, si beau, si fort, j’ai été saisi d’horreur ; j’ai regardé avec effroi mes autres enfants tout ce que j’aimais au monde ; dix fois, vingt fois, je les ai vus mourir. Vous avez fait rentrer dans mon cœur d’autres impressions, des impressions douces, heureuses, presque confiantes. Et voilà que d’un mot vous touchez à ma plus secrète, à ma plus cruelle blessure ! Dieu m’aurait destiné à entrevoir sans cesse ses Chefs-d’œuvre, son Paradis, pour les voir, sans cesse disparaître. Il m’aurait choisi pour ce supplice là ! Il ne me donnerait que pour m’ôter ! Cela ne se peut pas. Je n’ai pas mérité cette malédiction.

Au nom de Dieu ne me dites pas cela, ne le pensez pas surtout. Il y a des choses qu’il ne faut pas penser. Mais vous ne le pensez pas. Pourquoi le penseriez- vous ? On vous assure, vous m’assurez qu’il n’y a rien de grave. On ne vous prescrit aucun remède qui indique une vraie maladie. Il vous faut du repos, beaucoup de repos, de l’air, pas de mouvement. On peut s’assurer cela. Enfin, dans huit jours, j’irai y voir. Hélas, je sais trop qu’il ne sert à rien d’y voir ! Mais je compte sur le repos, le repos doux, prolongé de l’âme comme du corps. Il faut que vous l’ayez. Je veux que vous l’ayez. Je ferai ce qu’il faudra pour que vous l’ayez. Je m’en irai, je resterai, je parlerai, je me tairai. Je comprends que ce qui vous émeut, ce qui vous occupe un peu sérieusement ne vous vaille rien. Nous y pourvoirons de près, de loin, dans nos conversations, dans mes lettres, je ne ferai que vous distraire rien que vous distraire, amuser doucement votre imagination, votre esprit. L’ennui ne vous est pas meilleur que l’excitation. Nous les éviterons l’un et l’autre. Dearest, ayez courage, ayez confiance, pour moi comme pour vous. Pensez à l’avenir. Nous avons tant de choses à nous dire, tant de choses à faire l’un pour l’autre, l’un près de l’autre dans l’avenir !

En les attendant ces belles ces bonnes choses-là, savez-vous ce que je fais ici aujourd’hui ? Je fais nettoyer, dégager de roseaux, de plantes aquatiques, de vase, une pièce d’eau qui sera dans mon jardin et sur laquelle je vais établir deux cygnes qu’un de mes voisins à élevés pour moi. Des cygnes ce sont des oiseaux de votre

pays, des pays du Nord, s'il est vrai que là soit votre pays. Dans les grands hivers, quand ces beaux oiseaux trouvent en fin leur climat trop froid, ils prennent leur vol, ils viennent chez nous. J'en ai vu arriver ainsi à tire d'aile un peu fatigués, un peu maigris, mais toujours si beaux ! Nous les accueillons nous les attirons ; nous leur arrangeons, des pièces d'eau bien calme, bien pure, sous un ciel bien doux, au milieu de gazon bien verts. Ils s'y trouvent bien ; ils ne s'en vont plus; ils ne volent même jamais bien loin. Ils ont raison; et nous aussi Madame, qui prenons, à les recevoir et à les garder, tant de plaisir. Certainement, je vous écrirai, je vous écris tous les jours.

Rappelez-vous que je vous ai demandé compte de l'emploi de votre journée, un vrai compte pour moi comme celui que je vous ai rendu de la mienne. Il y aura dans le vôtre, sinon plus de visites, du moins plus de conversations que dans le mien. Je ne cause ici avec personne, quoique je parle beaucoup et à beaucoup de gens. Vous me ferez aimer Lady Granville que je connais à peine après l'avoir tant lue. Comment se fait-il qu'on se demeure à ce point étrangers en vivant si près ; tandis qu'ailleurs un moment suffit ? J'ai tort de demander ce pourquoi-là, car je le sais. Adieu. On vient me chercher pour voir quelque chose au travail de la pièce d'eau. Il est bien convenu que je partirai le 17 pour être à Paris le 18. Vous m'écrirez donc jusqu'au 16 inclusivement, car votre lettre du 16, je l'aurai le 17, avant de partir. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 21. Val-Richer, Vendredi 11 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-11

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 13/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/912>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur91

Date précise de la lettreVendredi 11 août 1837

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Elle, de qui je
veux te faire part
est à Paris,
mais elle demeure

Vol. B

quelque chose
que je
m'explique
de la j-

Ne me récite pas, ne me dites
jamais ce que vous me direz aujourd'hui, ce que
Lady Brancille vous a dit. Ne vous dites pas,
mais il y a quelques jours, que j'ai l'imagination
malade ou la fièvre de ce que j'aimerai le plus
peut-être, ce bon petit garçon, qui a une si douce
si joli, si belle yeux bleus, presque le, yeux de sa
mère, que de tout il m'a fallu pour le regarder sans
le plus décliner, sentiment d'indignation, ou
d'envie contre moi-même ! Mais monsieur en cache
la femme qu'il aime ! Madame, c'est affreux, c'est
abominable ! Connaissez son caractère ? Quand
j'ai vu enfin monsieur mon fils, si jeune, si beau,
si fort, j'ai été évidemment, j'ai regardé avec
affreux autres yeux, tous ce que j'aimais au
monde ; mais j'ai, tout de suite, je le dis, mon malheur.
Vous avez fait naître dans mon cœur d'autres
impressions, des impressions douces, heureuses, presque
confondues. Si vingt que, d'un mot, vous touchez à
ma plus douce, à ma plus cruelle blessure !
Rien n'aurait restitué à autrefois sans voix, le
chef d'œuvre, son Paradis, pour le voir dans cette
disparition ! Il m'aurait chassé pour ce supplice là

Il n'en connaît que pour nître ! cela n'a de point
pas de nai par mérite cette malédiction. Au nom
de Dieu, ne m'aîte pas cela, m'aîte pas
d'abord. Il y a des choses qu'il ne faut pas penser.
Mais vous ne le pensez pas. Pourquoi le penseriez
vous ? On vous assure, vous n'auriez qu'il n'y a
rien de grave. On ne vous présente aucun symptôme qui
indique une vraie maladie. Il vous faut du repos,
beaucoup de repos, de l'air, pas de mouvement. On
peut dormir cela. Enfin, dans huit jours je vous y
vois. Néanç, je suis trop qu'il ne soit à moins d'y
aller ! Mais je comprends que le repos, le repos doux,
prolongé, le repos commun du corps. Il faut que
vous l'ayez. Je vous que vous l'ayez. Je ferai ce
qui faudra pour que vous l'ayez. Je mourrai, je
resterai, je partirai, je me faire. Je comprends que
ce qui vous émeut, ce qui vous occupe, ce qui
désireraient de vous, n'ailla rien. Nous y pourrons
de près, de loin, dans nos conversations, dans mes
lettres, je ne crains que vous distraire, rien que vous
distraire, amuser doucement votre imagination,
votre esprit. L'ennui ne vous est pas moindre
que l'excitation. Pour les deux, l'un et l'autre.
De ceint, ayez courage, ayez confiance, pour moi
comme pour vous. Pensez à l'avenir. Nous avons
tant de choses à nous dire, sans de chose à faire,

l'un pour l'autre,
tu te retrouves
savoir, vous ce que
vous dites, dégagez
le vase, une p
de l'air, laquelle
me voisine à
des viseaux de
vrai que là vous
quand ce beau
temps froid, il le
chez nous. On
pas fatigué, et
Pour le succès
au moyen des p
en fait bien de
Il n'y trouveront
votre même ja
nous aussi, mais
à les garder, et
bien sûr.
Certainement
les jours. J'appr
compte de temps
comme celui que
y aura dans le
plus de conversa
avec personne,

ne il peut
pas être nom
pas
pas possible
le pourvoi
est régis
un remède qui
de repos
envenime. On
pas faire
à une telle
de repos donc
Il faut que
Il faudra
me faire, je
compris que
ne pas
y pourvois
dans une
craie que vous
génération
meilleur
et l'autre
pour moi
bien, avons
chose à faire

l'un pour l'autre, l'un près de l'autre, dans l'assemblée !

tu te attendais une balle, tu bumes chose là,
savais-tu ce que je fais ici aujourd'hui ? Je fais
bûcher, dégagé des roches, des plantes aquatiques,
de vase, une pièce d'eau qui sera dans mon jardin
de tes baguettes je vais établir deux cygnes, quinze de
mes vautours à l'œuvre pour moi. Des cygnes, ce sont
des oiseaux de votre pays, des pays du Nord, il faut
que tu voit votre pays. Dans les grands hivers,
quand ce beaux oiseaux traversent enfin leur climat
trop froid. Ils prennent leur vol, ils viennent
chez nous. Ils si va vivre ainsi à l'air d'aille, un
peu fatigué, un peu maigre, mais toujours si beaux !
Pour le accueillir, nous les attrirons ; nous leur
arrangerais des places d'eau bien calme, bien pure, dans
un tel bien doux, au milieu de jardins bien verts.
Ils s'y trouveront bien, ils ne s'en vont plus, ils ne
volent même jamais bien loin. Ils ont raison ; et
nous aussi, madame, qui prenons à les recevoir et
à les garder, tant de plaisir.

certainement, je vous écrirai, je vous dirai tous
les jours. J'espère, vous que je vous ai demandé
l'emploi de l'après-midi de votre journée, j'aurai compris
comme cela que je vous ai rendu de la misère. Il
y aura dans le jardin, bien plus de visite, du moins
plus de conversation que dans le midi. Je ne cause pas
avec personne, quoique je parle beaucoup, et à

N. 13

beaucoup de peu. Vous me forcez àimer lady Granville que je
commençais à haïr après l'autre. Tant que, comment se fait-il
que je commence à ce point étrangères envers elle, et
tant que j'aimais un moment suffit ? Mais alors je demande
ce pourquoi là, car je le sais.

Alors, on vient me chercher pour dire quelque chose
au sujet de la pièce Oscar. Il est bien connu que je
partirai le 17 pour être à Paris le 18. Votre message donc
jusqu'au 16 inclusivement, sur votre lettre du 16, je
l'aurai le 17, avant de partir.

jeunesse, ce que lady Granville
meur, il y a quel
malade sur la
jeune enfant, ce
de quoi, de si b
mère, que de la
le plus directement
recelle contre la
femme que
abominable ! Je
j'ai vu ensemble
Si j'ose, j'ose de
efface mes auto
écrivain ; de la
Vous avez fait
impressions, des
impressions. Si
ma plus secrète
Rien n'aurait
chez aucun, à
disparaître !